





Copyrights (c) 1969 - 1971 par Magazine Management, MARVEL COMICS GROUP. (département de Cadence Industries Corp). Copyright (c) 3 - 1982 par ARÊDIT, tous droits réservés. Les personnages inclus dans cette édition et leurs caractères distinctifs sont la propriété de Marvel Comics Group.





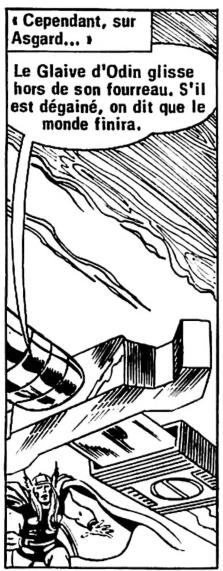






















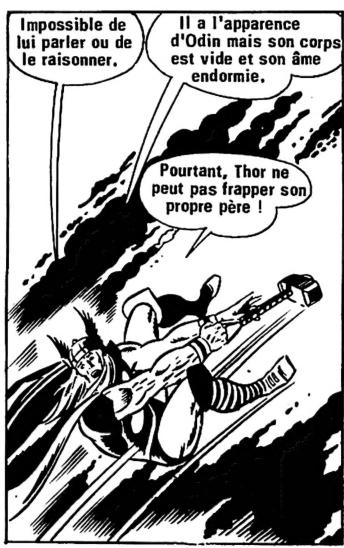












































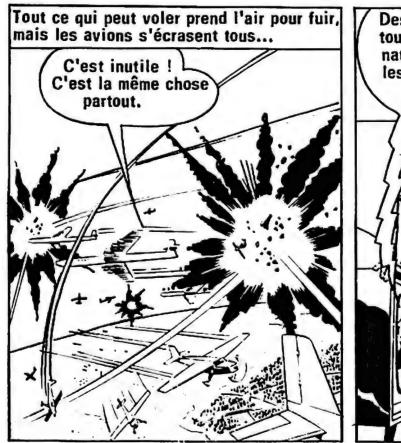




















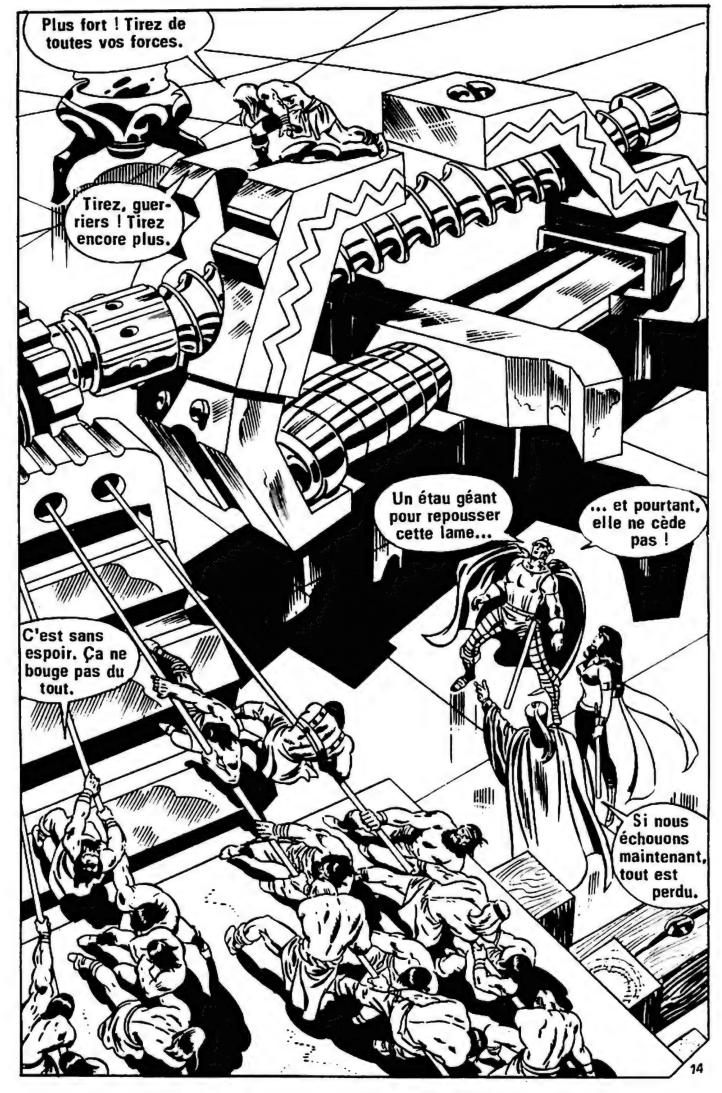




























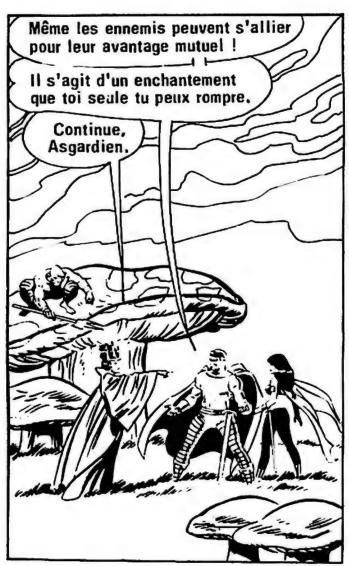
































































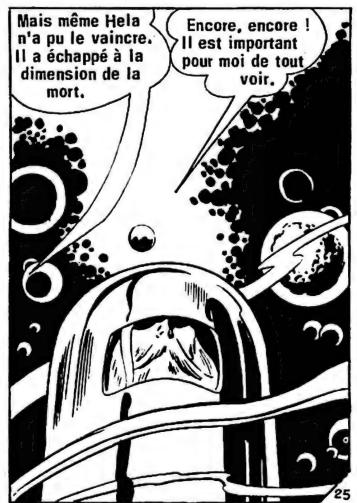










































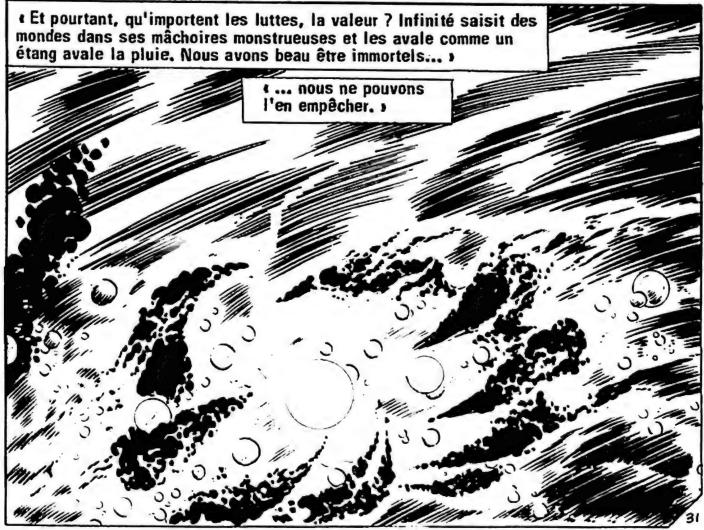






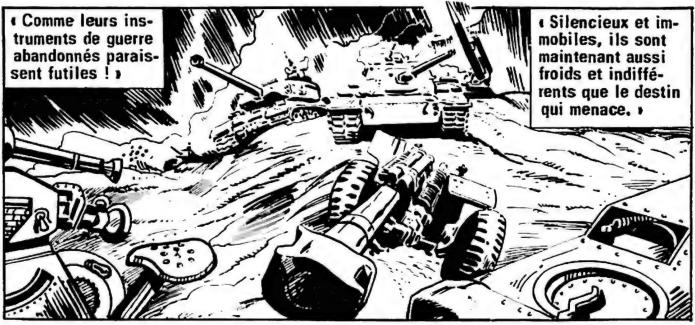














« Alors, il en est qui prient et attendent...



A la fin, pourtant, tous s'immobilisent et regardent le ciel, attendant sans bien savoir quoi. Ils regardent... et ne savent pas quoi.













































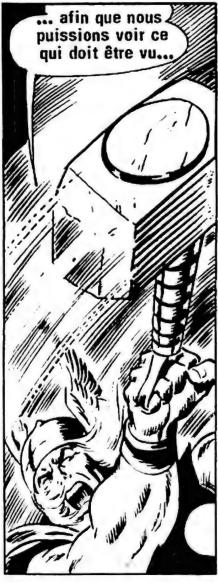








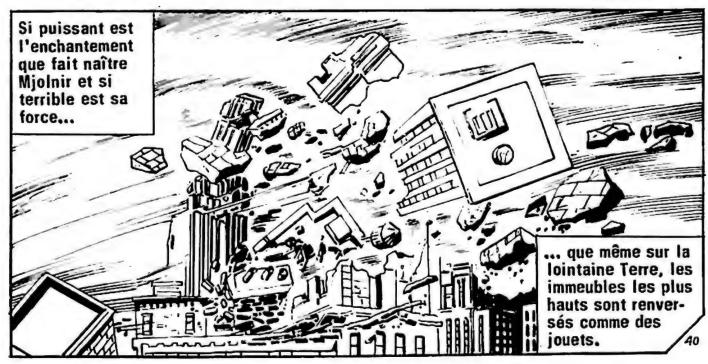
























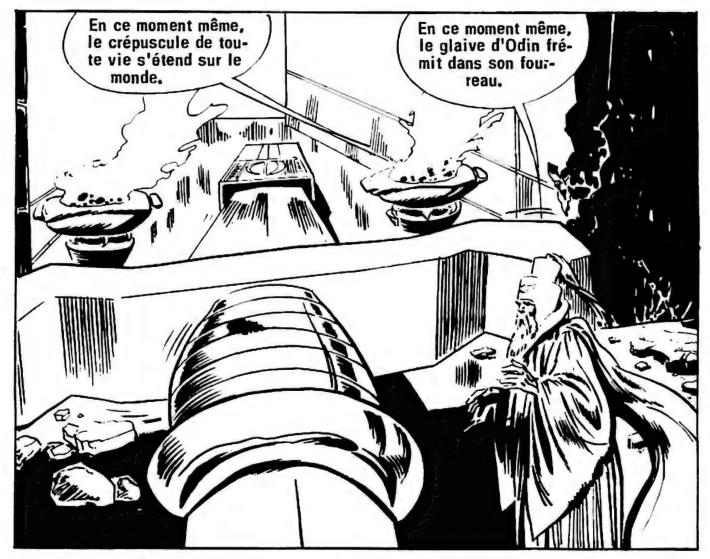














































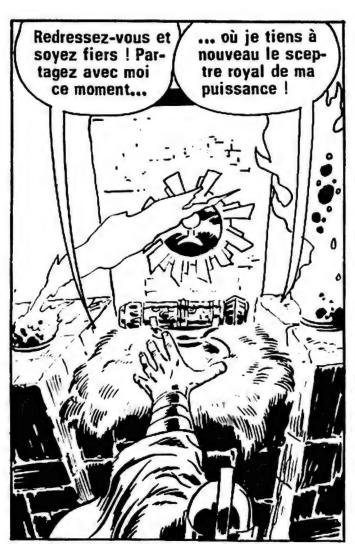




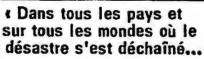




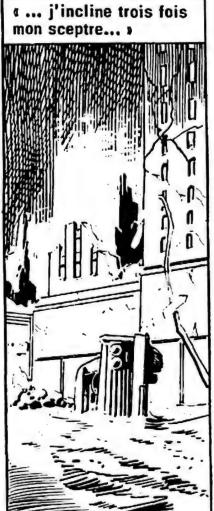








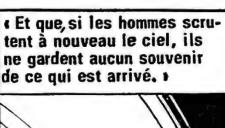


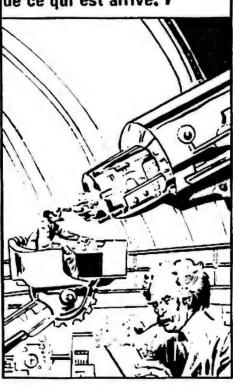


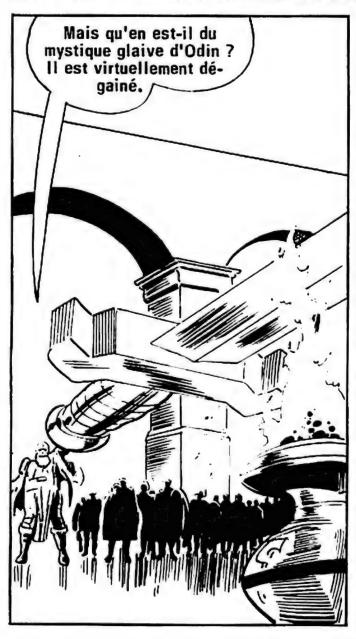


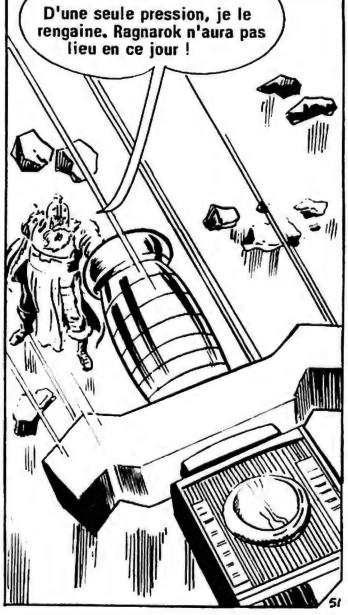


























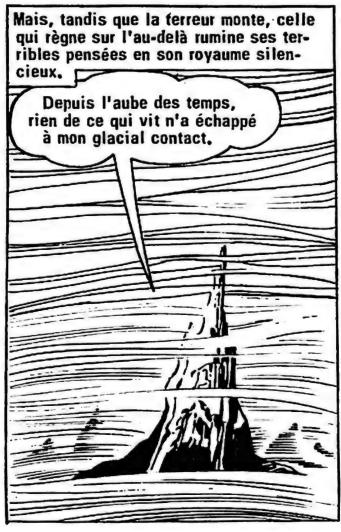








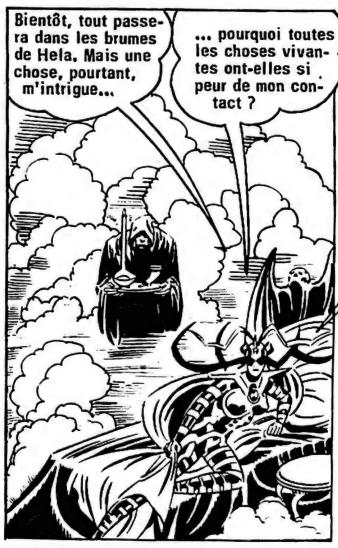
































































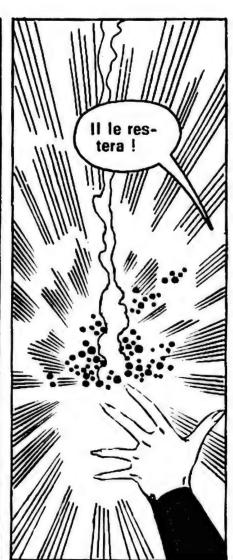














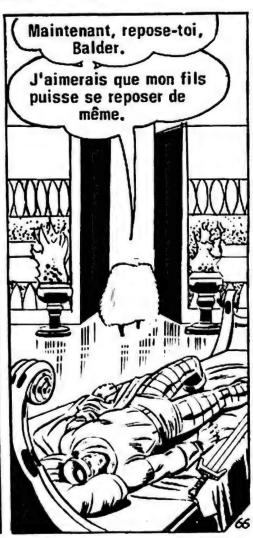


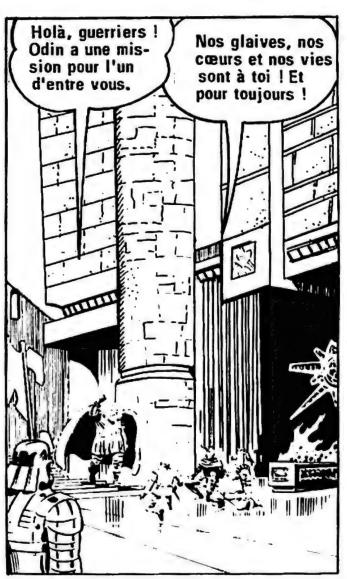








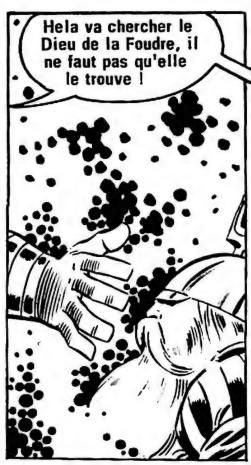












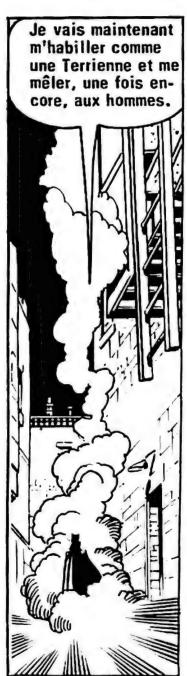




























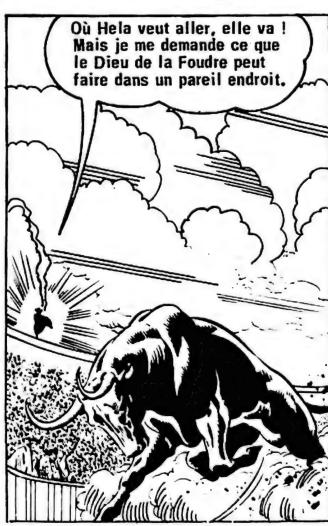






Mais un moment! Je











































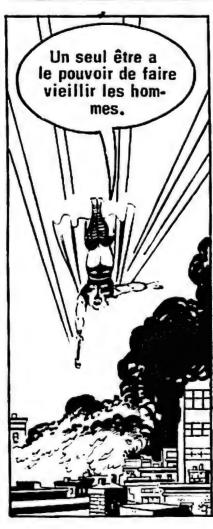














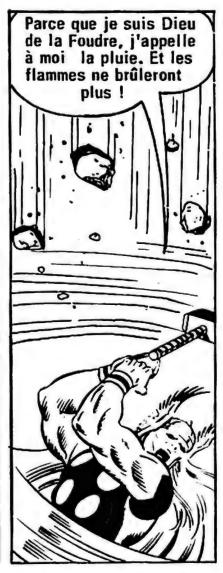


























En 1820, une seule ville au monde, Londres, comptait un million d'habitants. En 1910, onze autres villes s'alignaient sur la capitale britannique, dont six en Europe. Cinquante ans plus tard, ce nombre montait en flèche: 74 villes, dont 24 dans le monde en développement. Si l'expansion urbaine se maintient à son rythme actuel, on en comptera probablement 270 en 1985, dont 140 dans le Tiers Monde. Les statistiques de cet exode massif montrent que beaucoup de cités abritent aujourd'hui 10 millions d'habitants et plus. C'est ainsi que le «grand Londres» comprend 1/5e de toute la population de la

Grande-Bretagne, la ville de New York regroupant pour sa part 17 millions d'habitants et la zone urbaine de Tokyo 20 millions.

Là encore, les répercussions du développement des villes sur les zones rurales ont une portée considérable ; l'étendue monotone des banlieues empiète sur les terres agricoles et lutte contre l'encerclement des routes et des aéroports - sans parler des problèmes que posent l'approvisionnement en eau, l'évacuation des eaux usées, la pollution atmosphérique et la densité aggravée du trafic. Dans La maison de l'homme, brochure publiée pour soutenir les efforts

de la conférence des Nations Unies sur les établissements humains (habitat) qui s'est tenue à Vancouver en 1976, Barbara Ward plaidait en faveur d'une gestion plus rationnelle de la planète:

«À l'heure actuelle, l'humanité est engagée dans une véritable course pour sa survie, prise entre les frontières internes et externes de la pression sociale et des contraintes physiques, alors que pendant les quatre prochaines décennies seulement, la population mondiale est appelée à doubler et qu'on verra émerger un monde constitué pour la moitié de villes.

Un déséquilibre qui menace la biosphère

«Ces changements divers et

brutaux, et dont les frontières se chevauchent, qu'il s'agisse de démographie, de société ou d'environnement, se rejoignent (pour ne pas dire se heurtent avec violence) dans les agglomérations urbaines. Celles-ci doivent supporter 1 ' énorme poids des migrations, avec sur--peuplement au terminus et dépérissement et déclin dans les zones désertées. Elles sont aussi le lieu géométrique de toutes les aspirations et exigences nées du sentiment accru qu'a l'homme de sa dignité ... Mais surtout, c'est dans ces agglomérations que les conséquences physiques des grandes perturbations atteindront leur point culminant. Des millions et des millions d'individus entassés dans des villes surpeuplées, manquant trop souvent





des conditions d'hygiène élémentaires, commettent les dégâts les plus irréparables sur l'air, l'eau et le sol dont l'intégrité est indispensable à la vie.»

L'exode des campagnes vers les villes s'accélère d'année en année et représente un nouveau déséquilibre menaçant la biosphère, ce système d'une extrême complexité dont dépend cette survie de l'individu évoquée par Barbara Ward. Que pouvons-nous faire pour contrôler ces créations monstrueuses, en admettant qu'elles soient contrôlables?

On sait qu'on ne contrôle que ce que l'on comprend, et cette compréhension ne peut venir que de l'étude et de l'analyse. Cet effort de compréhension du phénomène urbain est précisément l'un des points du programme de l'Unesco: L'homme et la biosphère (M.A.B.). Le projet de la section 11 du M.A.B. porte sur l'étude écologique intégrée de l'habitat humain. À l'heure actuelle, 60 études de terrain prévues dans le cadre de ce projet sont en cours; elles ne se contentent pas d'être de simples exercices académiques, mais se veulent utiles à la société.

C'est dans ce but que les gouvernements sont encouragés à s'intéresser activement au travail réalisé par les équipes de chercheurs.

Un exemple nous est fourni par une étude effectuée en Papouasie-Nouvelle Guinée et qui a, dès le départ, fait appel à la participation des autorités, des responsables et des municipalités.

La ville côtière de Lae, principal centre industriel de Papouasie-Nouvelle Guinée, et les villages de l'intérieur, ont constitué le terrain d'études à une équipe pluridisciplinaire de l'Université nationale d'Australie. Cette étude tient compte de paramètres tels que la consommation d'énergie et l'utilisation des sols, l'alimentation locale et la nutrition, la santé, la répartition du travail et des loisirs, les changements survenus dans le comportement à l'égard de l'argent et des biens de consommation, et les conséquences de la pénétration dans les zones rurales de l'économie de marché urbaine. La collaboration des responsables et des autorités

a porté ses fruits et permis d'introduire une nouvelle politique qui s'intéresse, entre autres, à la gestion des sols, au recyclage des déchets organiques, et aux sources d'énergie de remplacement. Lae et les petits villages dispersés qui l'entourent sont loin de constituer une concentration urbaine importante.

Une approche différente

À la différence de Hong Kong par exemple. Entourée d'un faible périmètre de sol cultivable, c'est une cité de cinq millions d'habitants compressés dans une minuscule enclave chinoise. Son étude, également inscrite au projet M.A.B. 11, est réalisée par la même équipe de chercheurs australiens. Par ailleurs,





elle a précédé celle de Papouasie-Nouvelle Guinée et utilisé une approche différente, qui consistait à prendre une vue d'ensemble d'une société très complexe sans objectifs définis à l'avance. L'équipe d'écologie humaine avait à sa tête Stephen Boyden, directeur de la Section d'écologie humaine du Centre d'études de l'environnement et des ressources, de l'Université nationale d'Australie.

M. Boyden expliquait que l'étude de Hong Kong analysait en particulier les incidences des «conditions sociétales» (terme générique inventé par les écologistes pour regrouper les populations humaines, la culture, les produits du travail, les activités humaines et l'utilisation des machines) sur le milieu na-

turel et le bien-être des habitants.

Une des conclusions de cette étude portait sur les habitants de la ville. Les maladies mentales (état de stress, névroses et maladies psychosomatiques) sont en augmentation parmi les habitants des grandes agglomérations. Vivant dans la laideur et un environnement sordide, ils se sentent écrasés par l'énormité des constructions en même temps que par l'immense bureaucratie qui gouverne leurs activités et pour laquelle, souvent, ils travaillent; le bruit, le grouillement des gens dans la rue et la circulation sont incessants; des machines de plus en plus complexes envahissent la vie quotidienne; on ne peut échapper à la foule.

Toutes ces conditions se trouvent réunies à Hong Kong; la densité de la population est telle que si tous les habitants d'un même immeuble s'y trouvaient en même temps, ils auraient à peine la place de dormir par terre sans se toucher. Pourtant, la population de Hong Kong semble très bien supporter ces conditions de vie. Les logements sont nets et propres, souvent agrémentés d'un aquarium ou d'une cage avec un oiseau. De même, les habitants de Hong Kong se sont faits au rythme démentiel de la cité, au bruit, au manque d'espace et à l'absence d'intimité (autant d'éléments jugés générateurs

de stress et de frustration et qui conduisent souvent à l'utilisation de la drogue. Or, quand les chercheurs ont étudié la santé mentale de la population à l'aide d'une échelle internationalement reconnue, ils ont découvert que les habitants de Hong Kong présentaient environ le même taux de maladies mentales que ceux de la capitale de l'Australie, Canberra, ville calme et spacieuse, à faible densité de population.

Les chercheurs se sont aperçus qu'on pouvait expliquer ce phénomène en une seule phrase : le plaisir de vivre qui accompagne le sentiment d'appartenance à un groupe. C'est le





type d'appartenance qu'on peut observer dans la famille chinoise élargie traditionnelle. Partout, à Hong Kong, il existe de
petits groupes d'individus qui
travaillent dans des usines ou
des ateliers familiaux, dans des
entreprises où chacun est conscient d'accomplir la tâche qu'il
s'est donnée pour but et de collaborer avec des membres de sa
famille ou des amis. A cela s'ajoute la satisfaction de travailler de ses propres mains.

Selon Stephen Boyden, ces divers facteurs protègent les travailleurs de Hong Kong du stress de la vie dans une grande ville et contribuent à leur bienêtre. Il faut également compter, ajoutait-il, avec d'autres éléments moins tangibles de la vie urbaine, que les responsables et les urbanistes ont tendance à négliger, ou à ignorer. Le fait qu'ils ne soient pas quantifiables ne diminue en rien leur importance dans le schéma de l'écologie humaine.

La seconde conclusion qui ressort de l'étude de Hong Kong montre que toute l'activité économique de la ville est centrée sur son développement, qu'il s'agisse d'accroître l'industrialisation, la consommation d'énergie (importée), l'utilisation des ressources locales, etc. Mais du point de vue purement écologique, c'est une absurdité et il est indispensable de trouver un autre modèle si l'on veut éviter une catastrophe.

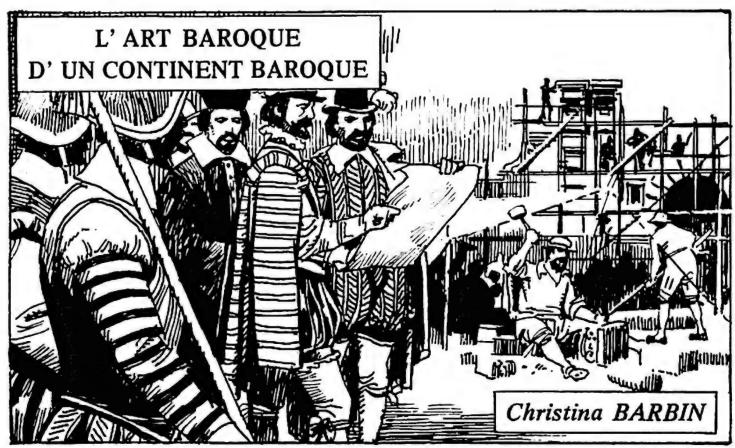
«Hong Kong, écrit Stephen Boyden, symbolise plus encore que beaucoup de villes occidentales, le grand dilemne de la société moderne. Compte tenu de sa situation actuelle, politique et économique, Hong Kong est essentiellement soumise à un processus économique en œuvre dans le monde entier, processus qu'elle ne peut guère contrôler et qui semble dicter les tendances écologiques et sociétales du futur.»

Hong Kong figurait parmi les divers projets de M.A.B. 11 concernant les villes, de même que Rome et Djakarta. Toutefois, l'intérêt porté naguère aux

seules agglomérations urbaines s'est aujourd'hui déplacé sur les établissements humains en général, et l'étude de l'interaction qui s'exerce entre ces établissements et leur arrière-pays, comme dans le projet de Papouasie-Nouvelle Guinée. Sir Mortimer Wheeler, le célèbre archéologue britannique, définissait un jour la civilisation comme l'art de vivre dans les villes. C'est un art qui, au nom de la biosphère et de l'humanité, doit être affiné et préservé. FIN

(Informations Unesco)





Lorsque, après avoir consolidé leur conquête des territoires américains, les Espagnols et les Portugais s'y installèrent, bâtissant des villes et mettant en place de nouveaux modes de vie, ils adoptèrent les formes artistiques qui, nées à Rome, investirent, au cours du XVII^e siècle et de la première moitié du XVIII^e, une grande partie de l'Europe et surtout les pays dépendant de l'empire espagnol : les formes de l'art baroque.

Le baroque américain dans la patrie du Bernin

L'Institut italo-latino-américain, dont le siège se trouve à Rome, a décidé de dédier l'année 1980 aux multiples aspects

de l'art du Nouveau Monde pendant la période coloniale. Avec la collaboration de l'Unesco, il a organisé, de février à décembre, une série de manifestations consacrées à cette conception artistique, philosophique et scientifique de l'homme et du monde qu'est le baroque. «L'Ange et la Sirène», un film de Folco Quilici, produit par l'I.I.L.A., en donne à saisir toute la complexité. Il sera distribué en Amérique et en Europe.

Un cycle de concerts offrit un panorama de la musique du XVIII^e siècle. Essentiellement religieuse, cette musique comprend des concertos, de la musique de chambre et des opéras, pour une bonne part récemment découverts dans les archives ecclésiastiques. Nombre d'œu-



vres ont été exécutées pour la première fois en Europe, comme l'opéra La Purpura de la Rosa, de Tomas Torrejon y Velasco, sur un livret de Calderon de la Barca qui date de 1701.

Deux expositions importantes ont permis au public romain un contact immédiat avec les œuvres d'art. L'une, inaugurée en présence du président de la République italienne, a présenté des œuvres provenant des musées d'Amérique latine; l'autre a permis d'accéder à une riche collection de documents bibliographiques.

La réunion de plus d'une centaine d'historiens, de sociologues, de musicologues, de spécialistes de l'histoire de l'art, d'architectes spécialistes des problèmes de restauration d'anthropologues et d'urbanistes renommés, venus d'Amérique du Nord et du Sud, d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, de Tchécoslovaquie, d'Espagne, de France, d'Italie et de Suisse, permit d'approfondir et de parfaire les études déjà existantes sur un art qui eut en Amérique latine un succès plus durable qu'en Europe. Les actes du colloque seront prochainement publiés.

En Amérique, l'art baroque a trouvé une terre d'élection. «Il n'y avait pas, fondamentale-

ment, d'incompatibilité entre la conception de la forme qu'apportaient les conquistadores et celle des indigènes», Damián Bayón. La géographie même le favorisait. L'Amérique latine a été dépeinte, entre autres, par Alejo Carpentier, comme un continent baroque. Sa démesure et ses contrastes constituèrent sans doute un milieu propice au développement de cet art dramatique du mouvement et du clair-obscur, d'éléments contraires qui tendent cependant à l'unité absolue.

Quoi qu'il en soit, le baroque s'est profondément enraciné dans le sol américain. L'architecture, la sculpture, la peinture, les arts appliqués, la musique, la littérature, et même la liturgie, tout en suivant les modèles européens, ont évolué non seulement avec force, mais aussi avec une certaine autonomie.

L'expression du baroque américain est presque exclusivement religieuse. Cela est dû, bien sûr, au contexte historique et aux impératifs socioéconomiques. Mais il ne faut pas perdre de vue que le baroque, art de la contre-réforme, avait une vocation de propagande reconnue (le concile de Trente avait donné sur le culte des directives très précises).

Ce qui caractérisa le baroque fut d'être conçu en fonction de ses effets sur le spectateur et le public. C'était là un «art de la persuasion», comme l'a constaté Giulio Carlo Argan, auquel l'Amérique offrit un champ d'action sans égal avec l'évangélisation des masses indigènes que s'étaient imposée les conquistadores.

«Enfin, déclarait le troisième concile de Lima, réuni par l'archevêque Santo Toribio de Mogrovejo en 1583, et que citait le R.P. Gabriel Guarda dans sa communication au colloque de Rome, puisque c'est chose certaine et notoire que cette nation d'indiens est passionnément attirée à connaître et à vénérer le Très-Haut à la faveur des cérémonies et de la liturgie, les évê-

ques doivent veiller à ce que tout ce qui touche au culte atteigne à toute la perfection et la splendeur possibles, et à mettre tout leur soin et leur zèle à ce qu'il y ait écoles et chapelles de chanteurs avec musiques de flûtes, chalumeaux et autres instruments convenant aux églises.» Et le père Guarda ajoute, citant le père José de Carabantes qui travailla au XVIIe siècle dans les territoires qui constituent l'actuel Venezuela : «La foi devait pénétrer le cœur des évangélisés par les yeux, lorsqu'ils contempleraient dans les églises des ornements merveilleux et des peintures pieuses aux vives couleurs.» Ces églises somptueuses apparurent à profusion; de 1590 à 1690, on en construisit en moyenne deux





par semaine en Nouvelle-Espagne, le Mexique d'aujourd'hui.

Un confluent de cultures

En Amérique, l'art baroque ne prit pas uniquement pour modèles l'Espagne et le Portugal. Par le biais de l'art graphique, artistes et artisans recevaient des œuvres venant des Flandres et, indirectement, d'Italie, sous la forme de livres et d'estampes. Ils s'inspirèrent souvent des guirlandes et des frises qui ornaient les frontispices à partir desquelles ils exécutaient de grands retables, donnant pour les couleurs libre cours à leur inspiration. Les contacts malaisés dus aux grandes distances facilitèrent l'apparition de styles régionaux. Ce qui explique qu'en Amérique du Sud, dans les régions les plus éloignées de la métropole, on trouve des formes métisses et des motifs indigènes qui ne sont pas ceux du Mexique, lesquels étaient plus proches, au XVIIIe siècle, du baroque espagnol. Venus de différents pays d'Europe, les prêtres-bâtisseurs avaient, au niveau culturel. des formations diverses; Flamands, Bavarois, Italiens et allèrent jusqu'au Bohémiens Rio de la Plata et au Chili. Le Brésil reçut à son tour l'apport

des Portugais, mais aussi des Italiens et des Français.

«Pour qualifier l'architecture coloniale américaine, écrit l'architecte Paolo Porthoghesi dans l'introduction au catalogue de l'exposition romaine, il me paraît inexact de parler d'art provincial. L'expression serait justifiée si les résultats qualitatifs étaient nettement inférieurs. Or, nous rencontrons souvent au Mexique, au Brésil et au Pérou, des œuvres très élaborées et de

haute qualité; si elles n'exercèrent aucune influence notable sur la culture européenne, ce ne fut pas par manque d'originalité ou faute d'innovation, mais à cause de l'évidente difficulté des communications et des illustrations littéraires.» À plus de deux siècles de distance, les activités organisées par l'I.I.L.A. avec l'aide de l'Unesco, ont donc contribué à combler une lacune. FIN

(Informations Unesco)

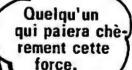






























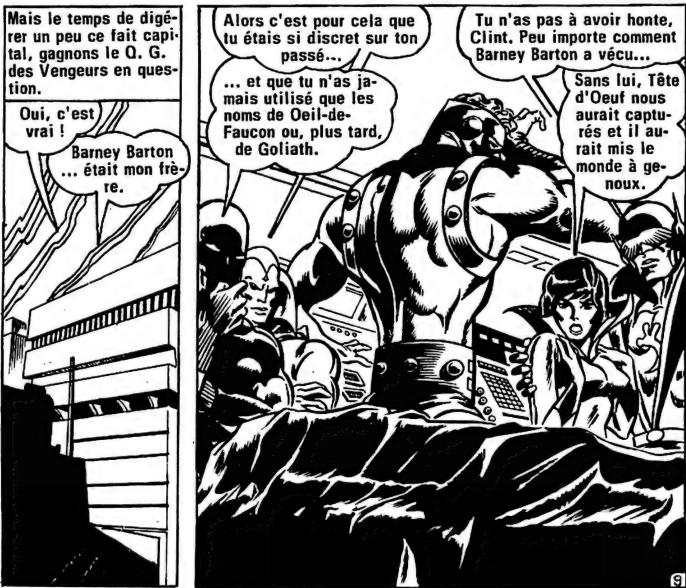


















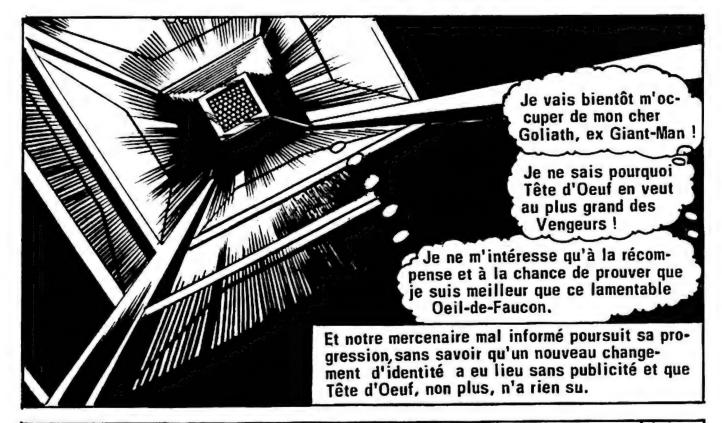




























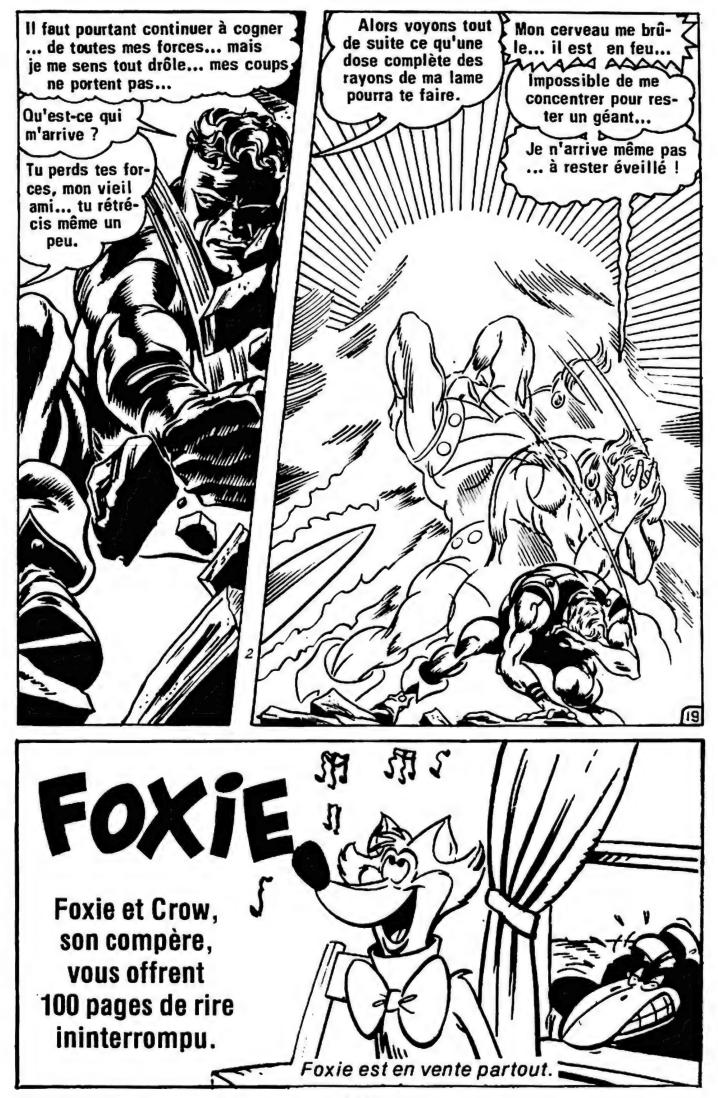






















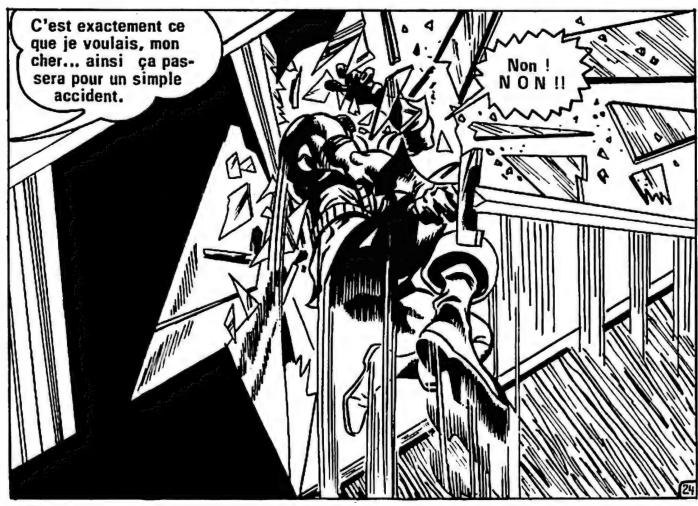
















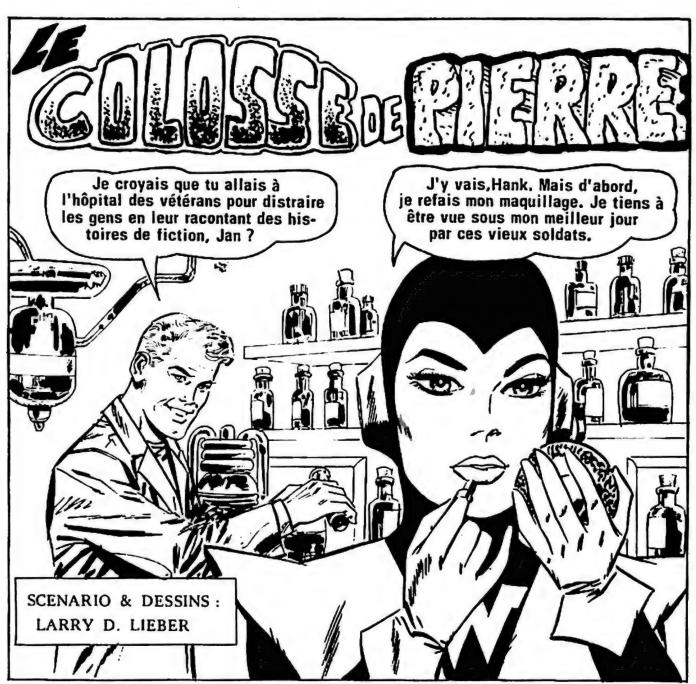
























Mais avec la conquête, les problèmes du tyran ne faisaient que commencer.

J'ai vaincu et
asservi des races entières, mais il me faut
maintenant être sûr qu'elles ne se révolteront pas
contre moi. Comment
faire ?



Ca y est, j'ai trouvé! J'empêcherai toute rébellion avec la même arme que j'ai utilisée pour la conquête : la peur superstitieuse,





Quand le colosse de pierre fut terminé, Mingo s'adressa aux captifs.

Vous le voyez, les yeux du géant sont fermés car il dort.Mais même endormi, il garde mon territoire, et si jamais vous vous opposez à moi, si vous vous révoltez contre mon autorité, mon géant de pierre s'éveillera et sa vengeance sera terrible!





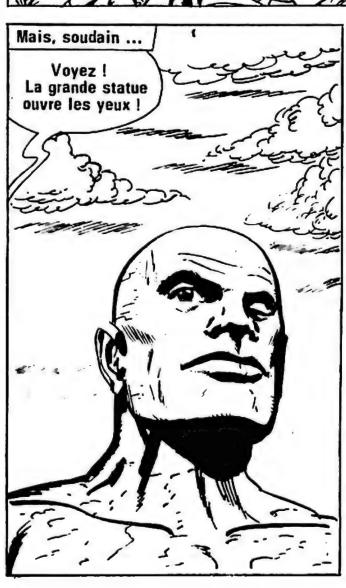








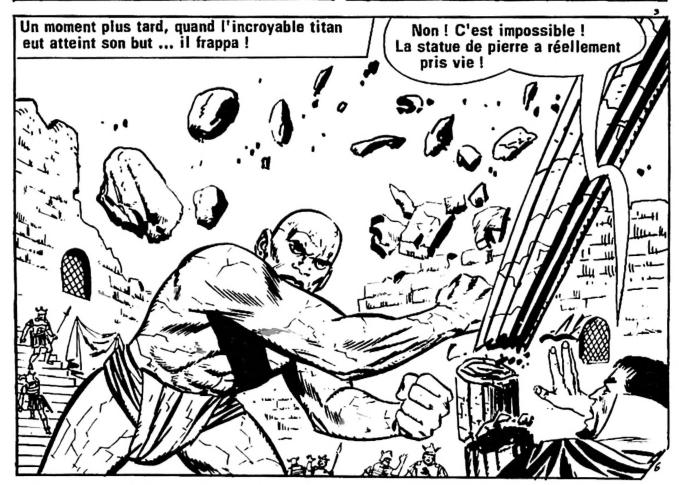












129 -

Le directeur de la publication E. KEIRSBILK Membres du Comité M.P. CATTELOIN — P. HENNION

LES PUBLICATIONS AREDIT TOURCOING





On assure que le malfaisant Mingo erra sans but toute cette journée dans la campagne, délirant comme un fou. La statue était vivante... C'est impossible... im-





Et voilà mon histoire, Hank.



Nº C.P. 59756



ALBUM COULEURS EN VENTE CHEZ VOTRE FOURNISSEUR

